



99

ENTRETIEN AVEC MARC NAMMOUR

Que signifie le numéro 99 ?

Marc Nammour : La première fois que j'ai été confronté à ce numéro, j'avais huit ans et je remplissais une fiche d'inscription à l'école dans laquelle on me demandait mon nom, mon lieu de naissance et mon département d'origine. Ce jour-là, j'apprends que selon l'administration française mon département d'origine est le 99. Alors je regarde autour de moi et je découvre que je suis le seul « 99 ». Je me sens un peu en décalage. Quand ensuite je commence à chercher ce département, je me rends compte qu'il n'existe pas. C'est un fourre-tout : personne ne sait où il commence, personne ne sait où il s'arrête. Il englobe tous les gens nés à l'étranger, français ou non, qui travaillent sur le territoire.

Pour beaucoup, ce n'est qu'un moyen commode de classification. Quelles réflexions ce numéro suscite-t-il en vous ?

Cette question me traversait mais n'était pas au centre de mon cheminement personnel. Selon moi, le lieu de naissance ne définit pas l'individu. L'origine sociale, très présente dans mon travail et dans mon écriture, m'intéressait davantage. Mais depuis quatre, cinq ans, les débats identitaires, souvent nauséux, qui secouent notre société nous imposent de nous situer, de choisir un camp. Ce n'est qu'à force d'entendre un flot de questions sur l'identité dite nationale que m'est revenu ce questionnement : « que suis-je pour la France ? » Il s'est encore plus aiguisé lorsque récemment la déchéance de nationalité s'est trouvée au centre des débats. Je suis le père d'une petite fille de neuf ans et je menais des démarches pour qu'elle acquière ma double nationalité. M'imaginant d'abord lui transmettre une richesse, j'ai soudain pensé : « suis-je vraiment en train de lui faire un cadeau ? » C'est donc pour interroger ce que la société renvoie à ce sujet que je veux traiter ce numéro, 99, qui ne marque rien de précis, ni lieu ni culture, mais signe seulement que celui qu'il concerne n'est « pas d'ici ». Si je dois trancher moi-même, si je dois revendiquer quelque chose, j'affirme que je suis d'ici et d'ailleurs.

De tous les numéros de départements, le 99 ne serait-il pas finalement le moins offensant, le moins réducteur, puisqu'il n'enferme nulle part ?

Effectivement, je suis du « département 99 », celui dont les habitants sont de toutes les couleurs de peau, de toutes les cultures, de toutes les langues. J'en suis très heureux. Mon identité est multiple et je ne vois pas où est le danger. Le fait d'expliquer dans ce spectacle la complexité et la richesse de cette identité, mouvante, en évolution au fil des rencontres, des voyages, tend à montrer que nous sommes tous 99. Cette expression est d'ailleurs le nom d'un mouvement qui, sans rapport avec la nationalité, souligne une communauté entre les habitants du monde entier : il s'agit des 99% que nous représentons face au seul 1% qui dirige le monde par la finance. C'est un écho que j'entends dans le statut de 99 : cela répond au même principe de reconnaître une force partagée dans une multitude d'individualités. Être tous « 99 », c'est l'espoir de dépasser la consanguinité d'une société qui s'enfermerait. Enfin, devant la montée du Front national, j'ai très envie d'ouvrir le discours sur le côté humain : derrière un numéro, il y a des destins, des parcours de vie, des exils et un enrichissement pour le territoire d'accueil.

L'existence de frontières entre les pays, entre les genres musicaux, entre les langues, n'est-elle pas nécessaire pour jouer avec ?

Ce ne sont pas les frontières qui permettent le jeu. Je déteste les classifications, les tiroirs. Je ne cerne pas ce que je crée sous un unique nom : rap, slam, poésie... L'avenir est dans la fusion. Les frontières, dans tous les domaines, ne sont jamais dessinées par ceux qu'elles concernent. Ce sont toujours les puissants qui les fixent. Elles ne disent rien des identités. Pourquoi voir une atteinte à l'identité de son pays lorsqu'on accueille quelqu'un ? L'identité d'un territoire est composée des individus qui s'y trouvent, qui y sont vivants donc changeants. C'est une évidence. Je ne brandis ni slogan ni vision ; je m'attache seulement à souligner que *ce n'est pas grave*. L'expression « citoyen du monde » peut paraître naïve, romantique mais je la reconnais entièrement. Aujourd'hui, je vis en France mais qui dit que je ne serai pas en Argentine pendant les vingt ans prochains ? Dans ce cas,

l'Argentine constituerait aussi mon identité. À qui cela poserait-il problème ? Mon espoir, c'est de voir les lois correspondre à la réalité. L'heure est au décloisonnement. S'arc-bouter sur des notions identitaires anciennes équivaut à s'engager à ne pas bouger, à ne pas voyager, à ne jamais aller vivre ailleurs, à ne jamais rencontrer une personne différente. C'est extrêmement effrayant.

Vous invitez quatre artistes à mêler leur musique et leur poésie à la vôtre. Est-ce le malaise autour de cette question qui vous réunit ?

Oui et surtout l'envie de le défaire avec ceux qui viendront nous écouter. Le département fantôme « 99 » est le territoire libre où inventer une belle histoire. J'y invite Abdullah Miniawy, que j'ai rencontré en 2014 à Alexandrie et qui m'est apparu comme un frère inconnu. Nous sommes liés par un humanisme, une colère saine et un besoin de scander haut et fort que nous refusons l'uniforme qu'on voudrait nous faire porter. Lui affronte de très graves questions identitaires. En Égypte, où les Frères musulmans ont étouffé un grand souffle de liberté par un renforcement fanatique des principes religieux, la définition d'une autre identité arabe est vitale. Abdullah Miniawy s'engage fortement dans la lutte contre l'uniformisation. Ensemble, nous soulevons la question de l'étranger, de l'intégration – mot galvaudé au point de signifier son contraire –, de la désintégration donc, réclamées pour entrer dans le moule. Bien sûr, sa présence répond aussi au plaisir artistique de créer une forme qui soit au confluent des musiques occidentale et orientale. Nous nous entourons donc de Lorenzo Bianchi-Hoesch, avec qui j'ai créé un opérap, *Ici le bout de la chaîne*. Il pose un lit électro-acoustique, traite la musique en temps réel et conçoit le système de diffusion. Amir ElSaffar, dont l'identité s'articule entre Irak et États-Unis, ajoute à cette création la trompette et le santour. Sa virtuosité se situe entre le jazz et les maqâms irakiens, qu'il a tous deux étudiés à un très haut niveau. Enfin, Jérôme Boivin apporte basse, contrebasse et clavier. Mêlant avec aisance les gammes orientales aux rythmes occidentaux, il joue lui aussi avec et entre les codes. Cette formation est donc « 99 » en soi.

Comment votre spectacle s'est-il construit ?

Lorenzo Bianchi-Hoesch a proposé un tempo et une atmosphère minimalistes pour nous plonger dans un imaginaire. À partir de cette base sonore, Abdullah Miniawy et moi avons écrit chacun de son côté avant que l'énergie du collectif et le partage de nos conceptions permettent de finaliser les textes. Nous avons déterminé que je m'attacherais au thème du départ et qu'Abdullah adopterait plutôt le regard de celui qui reste et qui voit l'autre partir. Ces deux aspects intrinsèques au statut de « 99 » se nourrissent et parviennent à raconter une longue histoire, compréhensible par d'autres voies que le sens intelligible puisqu'elle est tissée de français et d'arabe, qui se croisent sans se traduire. Parfois, les voix s'embrassent, parfois elles se succèdent en solos, parfois elles se taisent pour laisser place à la musique... Il n'y aura pas de système – vous avez bien compris que je n'en suis pas adepte ! Du côté instrumental, les morceaux se sont construits par improvisations successives dont nous avons extrait les trouvailles au fil des sessions de répétitions. Je ne voulais fermer ni l'univers commun, ni celui de chacun. J'avais confiance en la réunion de ses personnes, je connaissais leurs talents individuels et je savais qu'ils pouvaient se rejoindre. Mais je voulais que nous trouvions librement le chemin de cette harmonie.

La convocation de cette formation et sa façon de travailler seraient-elles en elles-mêmes une proposition pour se reconnaître multiple ?

Ma peur n'est pas celle que diffusent les menaces d'attentats, d'invasion... J'ai peur de la peur de l'autre. Je veux la combattre par les mots et par des associations artistiques qui montrent la rencontre de l'autre comme un enrichissement mutuel. L'alliage entre poétique et politique m'est essentiel. Dans une période aussi sombre que la nôtre, les projets culturels doivent avoir du sens. Le terme « poésie » est apposé à des choses niaises, creuses qui, sous couvert de parler à tous, ne disent rien. Reconnue dans son sens noble, la poésie est le langage qui peut s'élever contre les paroles politicienne, institutionnelle, médiatique. Elle fournit un décalage salvateur, délivre des œillères qu'imposent les discours normatifs et conduit à l'élargissement de la petite place que la société nous assigne. Une autre forme d'expression est possible. La poésie est la plus belle mais aussi la plus forte.

Propos recueillis par Marion Canelas



6 AU 24 JUILLET 2016

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA16

